

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À moitié sotté

Gilles Derome

Volume 4, Number 22, April 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Derome, G. (1962). À moitié sotté. *Liberté*, 4(22), 206–208.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Cercle Universitaire. Un lancement de plus. Il ne pouvait plus marcher. Madame me fit entrer. Je l'aidais à déposer son mari dans leur lit. Plutôt forte, cette dame Tafani, me disais-je, bien conservée. Et le reste fut de sa faute. Elle avait une façon telle de me dévisager enfin, de me demander quelque chose, je sus plus tard quoi, qu'elle alla jusqu'à m'offrir un job : préposé à la livraison des annales. C'était un commencement. Notre aventure dura une année. Je compris dès les débuts que personne ne devait être mis au courant y compris Tafani le mari, évidemment. Et les autres surtout, les commis. Pour la plupart, d'anciens frères. Rien de plus traître dans les questions d'amour.

Parce qu'il était question d'amour entre Madame Tafani et moi. Elle s'était toujours refusée à son mari. C'est ce que racontaient les commis tout le jour. Ah ! les mauvaises langues. A quarante ans elle se mit à le regretter. Je n'en avais que dix-huit. Un soir, où nous fûmes laissés seuls à la librairie, et que je travaillais dans l'arrière-boutique à brocher des annales, elle m'apparut déjà à moitié dévêtue. Mon initiation fut rapide et nous nous abandonnâmes sur un tas de sacs de malle. Je ne recommencerais pas. Mais dans une circonstance comme celle-là, on ne peut penser à tout. C'était un vendredi. Je ne la vis pas à la messe. Je ne la revis que le lundi matin. Radieuse. Elle trouva moyen par la suite de venir chez moi plusieurs soirs par semaine. Question de mettre au point certaines listes de nos abonnés. Monsieur Tafani ne se douta de rien. Les affaires de la librairie progressèrent et je reçus une légère augmentation. Nous avons été les premiers à lancer l'abbé Boulin. "L'Etude du Dragon" tire dans les quarante mille. Nous avons été aussi les premiers à publier le père Coulé, célèbre depuis que son "Hymne à la Matraque" a été interdit par les autorités ecclésiastiques. Quoique notre gros vendeur soit toujours le fameux "Plus près de toi mon Christ." Monsieur Tafani possède un flair étonnant dans le religieux. Il exploite comme pas un les encycliques et excelle dans le pamphlet anonyme. Imprimées ou polycopiées ses oeuvres parviennent toujours au Vatican, soit directement, soit par personnes interposées. Nous ne le saurons jamais. Tafani est un dénonciateur né. Il pratique le soupçon, le jugement téméraire et la calomnie avec génie : l'acharnement est une longue patience. Chaque fois que je le sors de la taverne, il me tient d'interminables discours sur les gauchistes et sur les Anglais qu'il déteste également. Intenable. C'est une des raisons qui nous décida de nous enfuir avec la caisse.

Notre plan était simple et comprenait deux étapes. Pour écarter tout soupçon, je devais quitter d'abord et en bonne et due forme : la démission, les vacances, etc., etc... Ce qui fut fait. Je revenais trois jours après, désolé d'apprendre que la librairie avait été cambriolée. Pendant ce temps, madame Tafani allait simuler une attaque de la librairie.

Semer le désordre partout. Déchirer sa robe, se blesser si possible. Maller l'argent à mon nom d'emprunt, ayant bien pris soin de déposer la lettre à la poste sans être vue. Ce qui fut fait. Déclencher l'alarme. Se jeter tête première sous un tas de livres. Attendre la police. Sans danger. Madame Tafani est une sainte femme. Directrice de deux ou trois bonnes œuvres. Rédactrice des pages féminines et littéraires du "Moraliste laurentien." Critique on ne peut plus, à qui les livres et le cinéma ne passent rien. Non ! Ce ne pouvait être elle non plus. Ce ne pouvait être que les ennemis de la maison, Satan en tête. Et de toute façon est-ce vraiment un vol ? Tafani est assuré. Ne m'a-t-on pas appris à l'école que de voler un pauvre est une faute mortelle et que de voler une compagnie anonyme, une faute vénielle. Voler un voleur qu'est-ce que c'est ?

Donc je reçus tel que prévu à Glasgow, poste restante, au nom de Williamson, les recettes de la semaine. Une somme enviable. Par chance nous avons été les premiers peu de temps auparavant à mettre sur le marché la dernière encyclique... sur le mariage. A Montréal mon premier geste fut d'acheter un journal. Sur la première page, la photo de Madame Tafani. Prise il y a dix ans au moins. Une très jolie femme. Sous cette photo, une légende que je fus seul à comprendre.

En grosses lettres : "Madame Tafani, victime de son courage." Et plus bas : "Madame Tafani, bien connue dans le monde catholique a été sauvagement attaquée par plusieurs bandits. Ils se sauvèrent avec la caisse. Après un examen minutieux des lieux, les experts de la police croient pouvoir dire qu'elle se défendit furieusement, mais que les malheureux après l'avoir battue poussèrent sur elle une armoire pleine de dictionnaires sous lesquels elle mourut étouffée." La sottise. Elle avait oublié les derniers arrivages. Et pourtant, c'est elle-même qui m'avait demandé d'empiler les cinquante bibles reliées cuir sur le haut de l'armoire.

Gilles DEROME.